

Révélee récemment au public, la cité vieille de plus de 3.000 ans « retrouvée » près de Louxor est en réalité connue depuis près d'un siècle. Cette contrevérité a des raisons politiques et économiques.

PASCAL MARTIN

Le Caire, le 8 avril dernier. L'ancien ministre des Antiquités et archéologue Zahi Hawass annonce qu'une mission vient de découvrir la « plus grande ville antique d'Égypte » près de Louxor, dans le sud du pays. Les premiers éléments examinés laissent penser que sa construction correspond au règne du roi Amenhotep III, mort vers -1353 avant Jésus-Christ. Amenhotep III est le père d'Amenhotep IV, le très mystique Akhénaton. Des objets, dont des bijoux et des poteries portant son sceau ont été découverts, confirmant ainsi la datation, est-il précisé.

Pourtant, à de rares exceptions (lire ci-dessous), ce qui réjouit l'Égypte en la ramenant à sa grandeur passée n'a guère fait depuis l'objet de commentaires dans la communauté scientifique internationale. Logiquement, pourrait-on dire. Le pays est fermé pour raisons sanitaires et la découverte dont il est question a été faite par les Égyptiens. Reprise par tous les médias puisque figurant dans le communiqué officiel, l'archéologue américaine Betsy Brian a estimé que la « cité perdue » est « la deuxième plus importante découverte archéologique depuis la tombe de Toutankhâmon ». Elle permettra notamment « d'offrir un rare aperçu de la vie des anciens Égyptiens durant les heures les plus fastes du (Nouvel) Empire ». La « cité » est baptisée Aton (en français) ou Aten (en anglais).

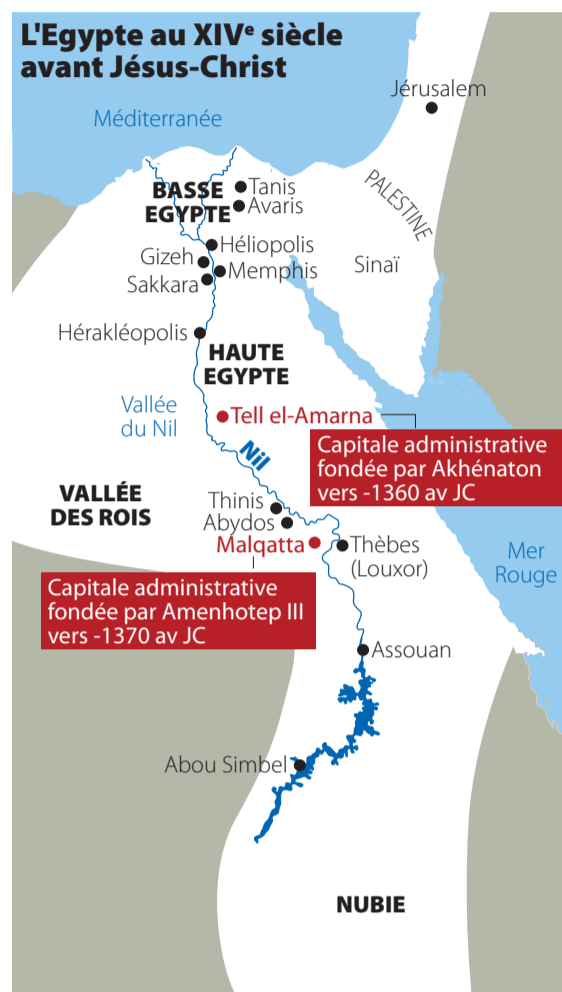
En réalité, il ne s'agit pas d'une découverte. Mais de l'exhumation d'un site bien connu et en grande partie déjà exploré. Les murs qui ont été désensablés cet hiver appartiennent à un quartier administratif et industriel d'une bourgade datant du XIV^e siècle avant Jésus-Christ, qui fut déjà répertorié dans les années 30 par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Le site s'inscrit dans un ensemble architectural plus complexe édifié sous le règne d'Amenhotep III. En font partie le palais de Malqatta, avec ses temples, ses quartiers résidentiels. Il voisine le grand lac du Birket Habou, un bassin rituel utilisé pour les processions qui étaient organisées lors des jubilés du pharaon, et le Temple des millions d'années à Kom-el-Héttan. Les archéologues que nous avons consultés s'accordent à dire que l'emplacement de ces ruines était référencé. Leurs confrères égyptiens ont tiré parti des derniers mois pour les mettre à jour.

Un problème de taille

Second bémol : il ne s'agit pas de « la plus grande ville antique d'Égypte », comme l'a affirmé le très médiatique Zahi Hawass. Sa superficie doit être rapprochée de celle de la ville de Tell el-Amarna fondée *ex nihilo* par Akhénaton moins d'une décennie après l'occupation du site qui vient d'être déblayé. Tell el-Amarna (« L'Horizon d'Aton » – situé en Moyenne Égypte), connue depuis la campagne menée au pays des pyramides par Bonaparte, va ainsi rapidement succéder en tant que capitale administrative à Malqatta (« L'Aton étincelant » – situé en Haute Égypte). Ces deux complexes urbains présentent des similarités dans les techniques de construction. Toutefois les recherches archéologiques en cours devront encore démontrer que, de Tell el-Amarna ou de Malqatta, l'emporte par son étendue, sachant que les ruines d'Aton ne seront jamais qu'une bourgade ajoutée à la dernière citée.

Non loin du site de Malqatta, on trouve par ailleurs Deir el-Medineh, un autre grand village autonome qui a abrité les artisans chargés de la construction et de la décoration des tombes royales de la Vallée des Rois et surtout de la Vallée des Rois durant le Nouvel Empire (vers 1550-1050 av. J.-C.). Un village dont la taille a de quoi concurrencer Aton.

L'exhumation d'Aton n'est pas pour autant sans intérêt scientifique. Les archéologues s'accordent à dire qu'elle va permettre d'en savoir davantage sur la



La « cité perdue » égyptienne était connue depuis les années 30

vie quotidienne des anciens, en mettant notamment sous la loupe la production d'objets usuels. Un chercheur estime que « c'est la plus importante découverte pour saisir l'histoire politique, économique, sociale et culturelle durant la période faste que fut la 18^e dynastie du Nouvel Empire ».

Les murs désensablés cet hiver appartiennent à un quartier administratif et industriel d'une bourgade datant du XIV^e siècle avant Jésus-Christ, qui fut déjà répertorié dans les années 30

Mais il reste que les autorités égyptiennes ont bien embelli la réalité en exagérant les dimensions d'une « cité » qui, de surcroît, était tout sauf perdue. Coïncidence ou non, la redécouverte d'Aton a succédé d'une semaine à peine à l'impressionnant – et hollywoodien – cortège de chars antiques qui a conduit 22 rois et reines de l'Égypte – parmi lesquels Ramsès II – au Musée national de la civilisation égyptienne. En novembre, cent sarcophages vieux de 2.000 ans avaient été découverts dans la nécropole de Saqqarah, au sud du Caire. Un peu auparavant, 59 cercueils plus anciens avaient été trouvés en parfait état, etc.

Cette extraordinaire et subite moisson doit globalement servir deux objectifs, explique-t-on à différentes sources. Le premier est politique et idéologique : il s'agit de rendre au pays sa grandeur mais aussi de démontrer que l'archéologie égyptienne peut se passer des scientifiques étrangers perçus comme autant d'héritiers de la colonisation.

« La découverte du tombeau de Toutankhâmon par les Anglais en 1922 est restée pour les Égyptiens un véritable traumatisme – l'Égypte est alors sous protectorat britannique », soupire un chercheur. Le second but est économique : il faut relancer le tourisme qui est au point mort. Louxor est vide, conséquence de la situation sanitaire que connaît le pays, fatalement aggravée par la pauvreté.

Akhénaton, un nom qui fait vendre

Pour mieux attirer le chaland, les autorités égyptiennes ont donné à la « cité perdue » le nom d'Aton. « Aton » a désigné dès le Moyen Empire (-2000 à -1700 av. J.-C.) le disque solaire, la part physique de l'astre. Son culte a émergé plusieurs siècles plus tard, sous Amenhotep III avant de bénéficier d'un statut unique sous Akhénaton. Le très puissant et mystique pharaon devenu « monolâtre » inspirera bien plus tard nombre de mouvements idéologiques. Mais de son vivant, il fut surtout un souverain riche, riche de l'or de Nubie qui lui permit de mettre en œuvre des chantiers gigantesques, lesquels ont conduit à leur tour la mégalomanie d'une civilisation obsédée par la pérennisation. Il élève des temples, qu'il appelle *Gematon* (Karnak, Kawa, Sesebi), ainsi qu'une ville fortifiée en aval de la troisième cataracte du Nil.

Akhénaton est donc très « vendeur ». C'est pourtant son père Amenhotep III, rappelons-le, qui a fait construire la « cité perdue » présentée en grande pompe à la presse internationale. Son fils Akhénaton renchérit à son tour en fondant Tell el-Amarna, entre Thèbes (l'actuelle Louxor) et Memphis. Aton a repris

semble-t-il du service sous Toutankhâmon, le fils d'Akhénaton. Puis sous le « Père divin », le pharaon Ay.

L'Égypte et le petit monde des égyptologues sont coutumiers des effets d'annonce de Zahi Hawass. La survie économique du pays passe par sa splendeur ancienne, cette époque où la gloire de pharaon resplendissait sur tout le monde antique, où posséder un objet égyptien était « tendance ». Le tourisme qui s'est effondré après la chute du régime Moubarak en 2011 a retrouvé une certaine vigueur à partir de 2017, pour succomber de nouveau face au coronavirus. Traditionnellement, il constituait la première ressource en devises du pays.

Les archéologues occidentaux évitent de commenter publiquement les contrevérités et dérives dont il est question ci-dessus, conscients qu'ils risquent de voir leurs fouilles interdites par le pouvoir en place. Au vu de la rapidité avec laquelle les travaux ont été menés par les Égyptiens récemment, ils sont plusieurs à s'interroger sur l'attention qui a été portée – ou non – à la gestion des chantiers. Le bon enregistrement des unités stratigraphiques est essentiel. « Mais il faut laisser aux archéologues égyptiens le bénéfice du doute », explique l'un d'eux, « tout en rappelant que toute erreur est irréversible et constitue une perte pour les études à venir. » Sur les photos de presse, on peut constater que l'enregistrement des pièces a été fait selon les canons de l'archéologie actuelle. L'espoir est donc permis.

Le site www.archeo3d.net/?p=3909 a recoupé les différentes informations accessibles et montre l'inclusion de la « cité perdue » dans un vaste ensemble bien connu des archéologues.

Des doutes scientifiques désormais publics

L'égyptologue français Robert Vergnien, ancien directeur de l'Unité CNRS Archéovision à l'Université de Bordeaux-Montaigne (Gironde), grand connaisseur d'Akhénaton et de l'Égypte du Nouvel Empire se dit dubitatif face à la découverte de la « Cité perdue » et à son interprétation par les autorités égyptiennes. Dans le magazine français *Sciences et Avenir*, il explique que ses premiers doutes sont apparus avec la publication des photos des murs de briques ondulés mis au jour. « Les vestiges exhumés sont en fait dans la continuité d'un site archéologique proche fouillé en 1935 par les archéologues français Clément Robichon et Alexandre Varille (Ifao), dont les archives sont consultables au département d'égyptologie de l'Université de Milan », détaille-t-il. Ce week-end, l'égyptologue Christian E. Loeben du August Kestner Museum de Hanovre et de l'Université de Göttingen a émis des doutes semblables, estimant que ces ruines fraîchement déblayées constituaient plutôt des aménagements liés à Malqatta, la cité-palais d'Amenhotep III (1386-1353 av. J.-C.). P.M.A.